

Le Pays de Charente

Le pays de *Charente* s'élève au-dessus du niveau de la mer, juste assez pour être d'abord une plage de sable, un peu plus loin un marais, un peu plus loin une prairie ou un champ de vigne. Il ne présente en hauteur aucune de ces grandes lignes, brisées, semblables à la courbe d'une fièvre intermittente ou d'un change capricieux. En largeur non plus, il n'offre pas aux regards ces plates étendues sans mesure qui sont telles que, lorsqu'on arrive, par exemple, à *Varsovie*, on pourrait voir déjà l'*Oural* si l'on avait d'assez bons yeux. Car il y a des contrées qui, à force de fuir ce qu'on nomme le pittoresque, finissent par le rejoindre, ou par en engendrer un autre avec le vide ou l'absence de tout accident. C'est la singularité des steppes, des pampas, des déserts. Ma province n'a rien de tout cela. Cet espace limité lui convient, qui s'étend de la *Gironde* à la *Sèvre Niortaise* et de l'océan aux coteaux limousins. Là, avec l'aulne et le peuplier, avec le cep tors et le toit de vieilles tuiles, elle compose une mélodie qu'on n'entend point quand on passe vite.

Cependant, le département de la *Gironde* offre peut-être des aspects plus variés que celui de la *Charente-Inférieure*. C'est ainsi que le *Confolentais* a déjà une physionomie tout à fait limousine, alors que la région de *Cognac* est purement saintongeaise. D'autre part, si l'Angoumois est d'une altitude moyenne peu élevée, les "hauts-lieux" n'y manquent pourtant pas, d'où l'œil découvre un vaste horizon. Sans parler du rocher fameux d'*Angoulême*, je citerai, au nord-ouest de *Jarnac*, la région de *Garde-Épée*, celle où *Jacques Delamain* conçut, médita, écrivit le livre profond et délicieux qui a pour titre: *Pourquoi les oiseaux chantent*.

Là, souffle entre les pins, une bise si âpre qu'on croirait la mer toute proche. L'endroit est sauvage et comme environné encore de mystères sacrés. On n'est pas surpris d'y trouver un dolmen, un des plus beaux de France. *Garde-Épée*, comme *Sion-Vaudémont* en *Lorraine*, est une "colline inspirée". Mais l'Angoumois n'a point que des beautés sévères: aux chaumes pierreux des environs d'*Angoulême*, aux pinèdes venteuses de *Garde-Épée*, il oppose une multitude de paysages riants. Car, en *Charente*, il y a la *Charente* elle-même, qui est pure, verte et profonde. Et cette *Charente*, dont le nom seul suffit à suggérer, pendant la canicule, l'image de la fraîcheur et des loisirs heureux, elle a encore toute une charmante escorte d'affluents la *Boutonne*, l'*Antenne*, la *Touvre*, la *Seugne*, le *Né*, ruisseaux clairs dont les noms évoquent le tic tac des moulins, la jacasserie des lavandières, le chapeau de paille immobile du pêcheur embusqué.

*

Maintenant, si j'examine les monuments que l'on rencontre sur ce sol, ainsi que les œuvres littéraires dont les auteurs ont vu le jour dans notre région, il m'est absolument impossible de découvrir, entre toutes ces manifestations de l'art, quelque apparence d'unité. De même que je n'aperçois aucun lien de filiation bien net entre la terre et les arts dans les *Charentes* (sauf en ce qui concerne la littérature proprement patoise, bien entendu).

Certes, il y a, dans ma province, de belles églises romanes (la cathédrale d'*Angoulême*, les églises de *Saintes* et de *La Rochelle*, notamment), mais l'art roman a fleuri ailleurs, en *France* et hors de *France*. Il y a aussi, chez nous, nombre de beaux spécimens de style Renaissance (l'hôtel de ville de *La Rochelle*, les châteaux de *Verteuil* et de *La Rochefoucauld*, où séjourna souvent le célèbre auteur des *Maximes*, lui-même de souche charentaise), mais peut-on prétendre que le style Renaissance soit produit de cru? Evidemment non.

Il serait, également vain de chercher des traits communs dus à des influences régionales chez des écrivains aussi différents que le poète galant *Mollin de Saint-Gelais*, natif de *Cognac*, comme le roi *François Ier*, à la cour duquel il vivait, et le poète huguenot *Agrippa d'Aubigné*, originaire de Saintonge. De celui-ci, du moins, nous avons le droit d'être fiers. Ah! si le pays de *Charente* est doux et modéré,

il faut avouer que cette douceur de notre climat et cette modération de notre relief géographique n'ont guère passé dans les vers du rude compagnon de *Henri IV*. Mais c'est à cette fureur partisane que les

Tragiques doivent, sans doute, d'être la satire lyrique la plus forte qui existe dans notre langue, avant *les Châtiments* de Victor Hugo.

Au dix-septième siècle, celui qu'on appela le "Restaurateur de la langue française", Guez de Balzac est un Angoumoisais. Dans une de ces fameuses *Lettres* qu'il écrivit en son château de Balzac, situé sur les bords de la Charente, à quelque dix kilomètres au nord d'Angoulême, j'ai noté ce passage où un sens déjà romantique de la description s'allie à un bizarre humour:

"A la porte (de la maison), il y a un bois où, en plein midi, il n'entre de jour que ce qu'il en faut pour n'être pas nuit et pour empêcher que toutes les couleurs ne soient noires... De l'obscurité et de la lumière il se fait un troisième temps qui peut être supporté des yeux malades et cacher les défauts des femmes qui sont fardées."

Cette raillerie un peu grinçante, mêlée au sentiment de la nature, voilà un composé rare et précieux qu'on ne retrouve plus au dix-neuvième siècle. Mais, à cette époque, deux des plus grands auteurs descriptifs de notre littérature sont encore deux Charentais: l'un, Eugène Fromentin, illustre aussi comme peintre orientaliste, est né à La Rochelle; l'autre, Pierre Loti, naquit à Rochefort. Tous les deux, chose étrange, furent de grands voyageurs qui subirent pareillement l'attrait des pays du soleil: tous les deux, au cours de leurs randonnées lointaines, gardèrent à leur petite patrie un filial attachement.

Ces ressemblances suffirent-elles à constituer l'unité que je cherchais en vain tout à l'heure, ce caractère local qui serait commun à nombre d'artistes nés dans les Charentes? Je ne le pense pas. Trop de faits contrediraient cette assertion. C'est là une rencontre, voilà tout. Quoi qu'il en soit, au dire de Loti, c'est le milieu presque incolore où s'écoula son enfance qui l'aurait préparé à sentir plus vivement la beauté changeante du monde.

De ce décor en camaïeu qui est celui des "prés" et des "gleux" de Saintonge, il serait sorti comme d'une chambre aux volets tirés où règne une pénombre tranquille, pour s'éloigner, tout ébloui, du côté des contrées merveilleuses.

Mais, poète descriptif, Fromentin, lui, n'est pas seulement cela. Il s'est montré encore, dans *les Maîtres d'autrefois*, un remarquable critique d'art, et il est. L'auteur de *Dominique*, un des romans psychologiques les plus profonds du siècle dernier.

Gardons-nous donc de tout esprit de système. Il n'en est pas besoin pour justifier notre province. Louons-la plutôt d'être tellement diverse qu'on ne peut réduire son caractère à une formule simple.

Enfin, n'oublions pas que c'est non loin d'Angoulême, au Maine-Giraud, terre qu'il avait héritée de sa mère, qu'Alfred de Vigny composa deux de ses plus beaux poèmes: *la Bouteille à la mer* et *ta Mort du loup*. La cloche qui, aujourd'hui encore, sonne l'angélus au petit village de Champagne, a eu pour parrain le grand poète.

*

Par tempérament, les Charentais ont la réputation d'être un peu indolents. Ils sont, disent les malveillants, plus enclins à la méfiance qu'à l'enthousiasme. Plutôt que de nous laisser entraîner, emballer par les événements, plutôt, surtout, que de les devancer, nous aimons, il est vrai, nous tenir un peu en deçà d'eux, pour les juger, nous aimons "voir venir". Alors, s'il nous arrive de nous exalter, c'est en connaissance de cause.

Les défauts ne sont, en effet, bien souvent, que l'exagération de tendances qui, lorsqu'elles sont dirigées, maintenues dans de justes limites, deviennent des qualités. La peur d'être dupe n'est pas toujours le signe d'un excessif amour-propre ou d'une nature soupçonneuse; elle peut être aussi une forme inquiète du noble désir de comprendre. Le sens critique est, chez nous, si en éveil qu'il finit par commander jusqu'à notre humeur.

De pareils traits, évidemment, se retrouvent en d'autres provinces. Ils demeurent la dominante de l'esprit français en général. Mais, nulle part, il me semble, ces caractéristiques ne sont plus accentuées qu'en Charente.

Cela doit tenir à notre situation géographique. Pays entre Nord et Midi, la *Charente* est à la frontière de la langue d'*Oc* et de la langue d'*Oï*. Dans les noms mêmes des stations qui, entre *Angoulême* et ma ville natale, *Cognac*, jalonnent le chemin de fer, les deux langues alternent curieusement. *Angoulême* est de langue d'*Oï*; puis vient *Nersac*, de langue d'*Oc*; puis, de nouveau, *Sireuil*, *Châteauneuf*, *Saint-Même*, de langue d'*Oï*; puis, encore, *Jarnac*, *Gensac*, *Cognac*, de langue d'*Oc*. Nous sommes placés au point de soudure des deux traditions qui ont formé l'âme française.

En *Charente*, la lumière du ciel possède un vif éclat qu'elle n'a point aux rives de *Loire* et qui annonce déjà le Sud. Néanmoins, le Charentais ne se considère pas lui-même comme un Méridional. Il n'est pas de contrée où la vivacité gasconne soit jugée avec moins de faveur qu'en Angoumois.

En résumé, les vertus de notre coin de terre sont des vertus d'équilibre, de pondération, de mesure. Notre finesse triomphe principalement dans l'ironie, dans la satire. La lucidité, jointe à un sens très aigu des intérêts matériels, voilà qui est courant chez nous. C'est pourquoi notre province fut, de tout temps, une pépinière de bons juristes. Il n'est pas jusqu'à nos artistes qui ne témoignent, dans leurs œuvres, du même souci d'accorder leurs rêves avec le réel.

Cet ensemble, de qualités solides, quelquefois un peu prosaïques (mais les qualités prosaïques sont, dans un organisme, une garantie de durée), cet ensemble constitue un fonds riche.

*

Mes *Charentes* natales! Le pays de *Cognac*! Non seulement je leur demeure attaché, mais à *Paris*, comme au cours de mes pérégrinations à travers le monde, en *Russie*, en *Amérique*, partout où j'ai vécu, je n'ai cessé de me considérer moi-même comme un Charentais transplanté. Transplanté et non déraciné, c'est-à-dire que, où que j'aie, j'ai le sentiment d'emporter avec moi la motte de terre originelle, où plongeant, aspirant ses sucres nourriciers, toutes mes racines intellectuelles et morales.

Cette fidélité envers la petite patrie est, en *Charente*, chose commune. Il me souvient que mon père, qui fut, durant trente années, employé dans l'illustre maison *Hennessy*, considérait *Cognac* comme la première ville du globe. Lorsqu'on lui disait que, à l'étranger, on rencontre, parfois, des personnes assez peu instruites pour ignorer l'existence de cette ville et ne voir dans le mot "cognac" qu'un nom commun, synonyme d'eau-de-vie quelconque, il entra en fureur. Certes, il y a là une confusion regrettable, mais il me semble que, au lieu d'irriter mon père, cette erreur aurait dû flatter son légitime orgueil de vieux *Cognaçais*.

En effet, des cités qui se soient identifiées avec leur produit au point de ne plus faire qu'un avec lui, au point de perdre jusqu'à leur nom propre dans l'esprit des ignorants, est-ce que vous en connaissez beaucoup? *Cognac* est, que je sache, la seule ville qui détienne ce record. Record mondial au surplus, car le mot "cognac" est passé à l'état de nom commun dans toutes les langues de la terre.

Par bonheur aussi, nombreux sont, en tous pays, les gens qui savent que le mot "cognac" n'est pas seulement un nom commun, mais un véritable titre de noblesse, auquel seules ont droit les eaux-de-vie obtenues avec les vins qu'on récolte en *Charente* et notamment dans les environs d'une ville, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement, qui s'appelle *Cognac*, laquelle ville, par ailleurs, est fameuse, dans les fastes de l'histoire de *France*, pour avoir été le berceau du roi *François 1^{er}*.

Et la meilleure preuve que les personnes renseignées sont légions, au delà de nos frontières et par delà les mers, c'est qu'elles composent, depuis un siècle et demi environ, une grande part de cette clientèle innombrable à laquelle le commerce *Cognaçais* doit sa prospérité.

*

Quant à moi, je puis dire que j'ai été élevé à la fois dans l'horreur de l'alcoolisme et la vénération du cognac. En même temps que l'on me représentait tous les désordres et tous les crimes auxquels peut conduire l'abus de l'alcool, j'entendais célébrer le cognac, le vrai, le pur, le cognac de *Cognac* enfin, comme une liqueur bénie, sacrée, quasi divine. C'est donc que, pour les âmes pieuses qui cherchaient à m'inculquer leurs principes, il n'existait aucun lien, aucune espèce de rapport entre les excès de l'alcoolisme et les vertus, d'ordre positivement spirituel, dont le cognac leur semblait investi. Tous les méfaits de l'alcoolisme, mes parents les imputaient, non sans raison, aux mauvais alcools, aux trois-six infâmes, aux mélanges captieux. L'idée ne leur serait pas venue d'incriminer également la quantité

d'alcool que contient chimiquement le cognac, tant il leur aurait paru d'une grossièreté invraisemblable, et comme inhumaine, que l'on pût s'enivrer avec du cognac, ou prendre, par son usage, des habitudes d'intempérance. Ce que mes éducateurs considéraient dans le cognac, c'est l'essence rare qui lui est particulière, cette huile embaumée qui lui vient des entrailles mêmes d'un certain sol, à l'exclusion de tout autre, cet esprit qui couve dans le cep, gonfle la grappe, brille dans le vin, se retrouve, après distillation, à la sortie de l'alambic, et développe ensuite, d'année en année, tous ses sortilèges. Bref, c'est la grâce d'un cru exceptionnel, d'un véritable don du terroir que ces bonnes gens révéraient.

Cette religion familiale poussait même si loin son idéalisme que, en fait, on ne buvait du cognac, chez nous, que dans les grandes occasions: mais alors, la cérémonie était comme une messe. Le reste du temps, ma foi, le cognac rayonnait surtout dans les imaginations. Il y devenait un philtre fabuleux, une sorte de génie en or liquide, un lare protecteur du foyer. Je savais que cette divinité, tout ensemble violente et douce, veloutée et corsée, prompte à réjouir les papilles de la langue et à réchauffer le cœur, faisait la fortune de ma petite ville. Et je n'ignorais point que, dans notre maison même, on tenait de cette puissance tutélaire quelques flacons en réserve, dûment étiquetés et cachetés. Cette pensée suffisait à me rassurer, comme si un pouvoir de purification, d'exorcisme, fût attaché à cette secrète présence, comme si du tabernacle poussiéreux, où lentement le dieu vieillissait et se bonifiait en vieillissant, nulle maladie, nulle souffrance, ne pouvait approcher.

Un de mes grands-oncles maternels, helléniste distingué et écrivain patoisant tout à fait remarquable, *François-Marc Marchadier*, exerçait à *Cognac* la noble profession de négociant en eaux-de-vie. Qu'il pût y avoir incompatibilité entre les préoccupations intellectuelles qui furent surtout les siennes et le commerce de cognac, voilà une hérésie qui, certes, n'effleura jamais l'esprit de cet homme distingué. Il est vrai qu'il avait à honneur de ne vendre qu'un cognac de première qualité, et que, pour complaire à quelques amateurs, il s'était même spécialisé dans la recherche patiente et attentive des meilleurs crus, choisis dans les grandes années et traités, surveillés, choyés, dorlotés avec des soins de mère. J'ajoute que tant de scrupule uni à tant de goût ne l'enrichit point. Qu'importe! Il œuvrait pour l'amour de l'art. Que dis-je! Il remplissait un devoir sacerdotal, il entretenait sur l'autel du dieu des lampes sacrées.

Avec un grain d'humour qui n'exclut ni le plus profond respect ni la plus vive tendresse, deux sentiments que je garde à sa mémoire, j'ai tâché de faire revivre, en un sonnet, cette curieuse figure. Qu'on me permette de citer, en terminant, ce court poème, puisqu'il est un los au cognac:

Portrait de Famille

De deux ans moins âgé que ma vieille grand'mère,
Son frère, *François-Marc*, était un homme pur
Qui de ses mains taillait sa treille sur son mur,
Et, le soir, dans son lit, relisait son Homère.

Il fut railleur sans fiel et rêveur sans chimère,
Heureux, sachant si bien le grec, de vivre obscur,
Bouffonnant volontiers en patois, aussi sûr
Dans les choses du cœur qu'il l'était en grammaire.

Aux souffles de Borée, aux ardeurs de Phébus,
Tranquille, il opposait redingote et gibus.
Sa cravate semblait une courte maxime.

Jamais il ne pensa qu'il pût être incompris,
Car son orgueil, ce fut de vendre, un faible prix,
A quelques vieux Anglais un cognac rarissime.

François Porché.

*